

individuelle. Pillant tout ce qui appartenait aux nantis, aux administrations coloniales et à leurs collaborateurs, il redistribuait le butin aux pauvres. Ainsi fut-il le défenseur des démunis et des opprimés contre les administrations locales. En outre, la résistance d'Akpadjaka ne s'adressait pas seulement à l'administration mandataire française, mais à la colonisation en général.

L'auteur adopte un style simple pour donner la parole aux acteurs et tenter de refaire vivre l'histoire avec objectivité. C'est ainsi qu'il a inséré plusieurs citations dans ce magnifique travail, résultat de ses recherches aux archives nationales du Togo et de l'exploitation d'un certain nombre d'ouvrages. On peut cependant regretter qu'il n'ait pu consulter les fonds pertinents des centres des archives nationales d'Outre-mer en France, du Ghana, du Bénin. Peut-être est-ce dû au manque de moyens. Mais il aurait pu exploiter les travaux des étudiants togolais qui sont, sur le plan scientifique, riches et intéressants.

Par ailleurs, je m'inscris en faux contre l'affirmation, empruntée à Geoh-Akue, selon laquelle, dans la partie méridionale du Togo, la bourgeoisie était rendue exsangue par les mesures discriminatoires de l'époque allemande. Cette bourgeoisie était, en réalité, la collaboratrice de l'administration coloniale allemande. C'est elle qui avait octroyé des terrains à l'administration coloniale, et qui utilisait des autochtones dans les plantations et pour le compte des colonisateurs. C'est d'elle que naîtra plus tard le Deutsch Togo-Bund, qui réclamera le retour des Allemands au Togo.

Akpadjaka lui-même était à la solde du Deutsch Togo-Bund. La lettre écrite au commissaire de police d'Azcona (p. 86) serait de la plume d'un membre du Deutsch Togo-Bund, en l'occurrence de Joseph Robert Byll, porte-parole du clan Adigo et membre actif de l'association vivant à l'époque à Anecho. D'ailleurs, aucun des 12 Allemands vivant au Togo et en Gold Coast ne fut victime de l'action d'Akpadjaka. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage, après avoir été revu dans sa forme, mériterait d'être inséré parmi les manuels scolaires d'Afrique francophone.

BARATIER Albert (lieutenant), *À travers l'Afrique*, 2015, présentation d'Antoine Champeaux, avec la collaboration de Roger Little, Paris, L'Harmattan (« Autrement Mêmes »), 222 p.

BARATIER Albert (colonel), *Épopées africaines*, 2015, présentation de Roger Little, avec la collaboration d'Antoine Champeaux, Paris, L'Harmattan (« Autrement Mêmes »), 222 p.

par Fabio Viti

« César vainquit les Gaulois. N'avait-il pas à ses côtés au moins un cuisinier ? » écrivait Bertolt Brecht dans ses *Questions d'un ouvrier qui lit* (1935). Le colonel Albert Baratier qui, lui, conquiert l'Afrique, avait à ses côtés Moriba Keita, tirailleur

fidèle parmi les fidèles, ayant probablement dû faire aussi la cuisine pour son officier, en plus de lui avoir sauvé la vie. Cette figure de tirailleur est présente dans les deux livres, *À travers l'Afrique* (dorénavant *ATA*) et *Épopées africaines* (dorénavant *EA*), que le colonel Baratier, auteur prolifique en dépit de son existence assez courte (1864-1917), publia dans la même année 1912³ et que proposent aujourd'hui les éditions L'Harmattan, poursuivant la réédition de nombreux ouvrages coloniaux dans la collection « Autrement mêmes ».

Moriba Keita, véritable ombre du narrateur, est le compagnon fidèle des principales entreprises du futur général Baratier (lieutenant à l'époque des faits relatés), notamment de la traversée du Bahr-el-Ghazal. Infatigable, d'une abnégation totale, Moriba le Bambara est décrit comme un « terre-neuve » (*ATA*, p. 140), prêt à suivre partout son officier, ne reculant devant rien (« ça y a service ! », *idem*, p. 167), mais aussi doté du sens de la diplomatie (*idem*, p. 163) quand il s'agit de traiter avec les populations « sauvages » du Nil. Moriba est la quintessence des tirailleurs (« pauvres gens, braves gens ! », *idem*, p. 135) dont il incarne le modèle accompli : « inaccessibles au découragement, à la fatigue, dévoués jusqu'à la mort » (*idem*, p. 113).

Après les marais nilotiques, on retrouve Moriba dans la forêt ivoirienne, qui est au centre d'*Épopées africaines*. Ici, ce sont les Baoulé qui tiennent le rôle des « sauvages », particulièrement décriés car responsables de la mort du fidèle tirailleur en 1910, lorsque Baratier, qui avait traversé les forêts du Baoulé en 1894, était en métropole, désormais loin des aventures africaines. C'est l'épisode qui ouvre le livre et que Baratier relate à partir de la lettre reçue par un officier. Le sergent Moriba, devenu entre-temps sous-lieutenant, avait toujours été « le plus brave, le plus dévoué des tirailleurs ». « Se sacrifier, se dévouer, pour lui, rien n'était plus naturel. » La guerre au Baoulé était faite d'embuscades, la spécialité des « indigènes » aidés, encore une fois, par une nature particulièrement hostile et impénétrable. Or, « Moriba était l'homme de cette guerre déconcertante [...], superbe d'insouciance, souriant au danger » et poussant ses hommes sans relâche : « En avant ; seulement il y a bon pour tirailleurs » (*EA*, p. 4). Ainsi, Moriba tomba lors d'une embuscade au cours de laquelle les guerriers baoulé le prirent spécifiquement pour cible, laissant défiler les autres tirailleurs et se concentrant sur lui seul (*idem*, p. 7), selon une tactique bien connue, qui visait normalement les officiers français et donnant à Moriba le dernier honneur d'une mort « de blanc ».

L'éloge du boy Moussa N'diaye et une touche discrète d'érotisme exotique (la coquette Oppa, « gracieux petit animal » ; Fatimata, « grande et forte » et dont la poitrine « a duré ce que durent les roses ») (*ATA*, p. 70) complètent la galerie convenue des portraits des bons Africains, cependant que les ennemis apparaissent sous une lumière plus ambiguë, mais tout aussi convenue, tantôt loués et admirés

3. *À travers l'Afrique* avait toutefois connu une première édition en 1910.

pour leur courage, leur héroïsme et leur bravoure, tantôt décriés pour leur manque de loyauté, ce qui leur permet d'ailleurs, une fois battus, de passer aisément du camp de l'ennemi à celui des tirailleurs.

Dès le début de *À travers l'Afrique*, un autre thème est annoncé, qui sera repris plus loin : non seulement l'hommage rendu aux protagonistes obscurs de la conquête du Soudan ou du Congo, mais aussi la célébration de l'*âme*, sans laquelle les batailles ne peuvent pas être vaincues et qui prépare les hommes – officiers blancs ou simples soldats noirs – à la « belle mort », au sacrifice heureux. Aux colonies, « un simple officier de peloton [...] n'est plus un lieutenant, il est un chef », qui « apprend à commander [et] apprend à mourir » (ATA, p. 4-5). Et plus loin, dans un transport inspiré : « du sang sort une auréole de beauté, puisque le sacrifice y a germé » (*idem*, p. 79).

Il n'est pas surprenant non plus qu'un chapitre d'*Épopées africaines* soit entièrement consacré à « l'intelligence des noirs », titre qui « ne renferme aucune ironie », tient à préciser Baratier (EA, p. 21). On y retrouve des lieux communs sur le caractère primitif et enfantin des noirs, leur passion pour la guerre, leur ruse, leur langage, pour conclure par le refrain habituel que « les noirs [...] sont de bons chiens dévoués » (*idem*, p. 28), où le paternalisme semble primer sur tout autre sentiment méprisant.

Ces deux ouvrages jumeaux ont une structure semblable, chacun ayant comme centre de gravité l'une des nombreuses missions auxquelles Baratier l'Africain⁴ prit part : la mission Marchand en direction de Fachoda, au Soudan, en 1898, pour *À travers l'Afrique*, et la mission Monteil (la colonne de Kong), en Côte d'Ivoire, en 1894-1895, pour *Épopées africaines*. Si elles furent deux échecs retentissants, ces deux missions contribuèrent à la renommée de leurs protagonistes, dont Marchand et Baratier, à l'exception peut-être du colonel Monteil, désavoué par le gouvernement métropolitain avant même d'être battu par les *sofas* de Samory bien loin de sa destination finale de Kong, jamais atteinte.

Les missions de Baratier le confrontent d'abord et surtout à la nature, plus hostile encore que les hommes (les « naturels ») qui en sont influencés, voire forgés. Avec les hommes, on peut toujours traiter, négocier, combattre, seule la nature apparaît invincible (encore que...). Le grand marais du Bahr-el-Ghazal (l'autre Soudan), la barre, la forêt vierge de la Côte d'Ivoire ou les savanes du Soudan français (attaque d'abeilles, fièvre jaune, peste bovine, en plus des *sofas* de Samory) constituent des obstacles à la mesure de la force et de la détermination de notre héros que rien ne peut empêcher, avec le soutien indéfectible de ses tirailleurs, d'atteindre le but de ses missions.

Ainsi, presque la moitié d'*À travers l'Afrique* est consacrée à une pénible « navigation » (le terme est assez inapproprié pour décrire la traversée d'un paysage de

4. « Africain » au sens de membre de ce groupe d'officiers très soudés et très proches du parti colonial : Archinard, Marchand, Mangin, Dodds, Gallieni.

hautes herbes et de basses eaux) à la recherche d'un passage vers le Nil à travers le Bahr-el-Ghazal, gigantesque marais où avaient trouvé la mort, dix-huit ans auparavant, la plupart des 500 hommes de l'expédition de Romolo Gessi, explorateur italien et gouverneur de la province nilotique. C'est dans sa lignée que Baratier inscrit son exploration, envoyé en avant-garde pour préparer le passage du gros de la mission Marchand, qui devait brièvement occuper l'ancien fort turc abandonné de Fachoda. Lors de cette « navigation », Baratier rencontra les populations nilotiques qui feront le bonheur de l'anthropologie britannique trois décennies plus tard : les Nouërs (Nuer), les Djingués (Dinka), les Chillouks (Schilluk). Toutefois, à part les quelques rares notations que l'on hésiterait à qualifier d'ethnographiques (la posture en échassier, l'habileté comme pêcheurs, l'intérêt pour les bovins), l'attention de Baratier est tout entière vouée au milieu semi-aquatique dans lequel navigue le « boat » chargé de payeurs et des tirailleurs guidés par l'intrépide Moriba.

Un poids comparable est tenu, dans *Épopées africaines*, par la colonne de Kong, initiative improvisée et malencontreuse qui devait défendre la cité dyula des menaces de Samory, selon la promesse faite à ses habitants par le même capitaine Marchand, le célèbre Paquébo (Kpakibo, « celui qui fend la forêt », en baoulé), en 1894. Baratier y côtoie le jeune Maurice Delafosse, qu'il décrit déjà comme un savant (« sa philosophie dépasse la mienne » ; *EA*, p. 69), intéressé à tout, « au type des indigènes, à leurs mœurs, à leur langue » (*idem*, p. 70). Il rencontre aussi Akafou, « le grand chef des N'Gouans » (dont un portrait au crayon est reproduit sur la page de garde de l'édition originale), Kakofinguessa (Kua Koffi N'Guessan), chef des Atoutous (Aïtou) de Lomo, le notable Aboua-Pokou et les villageois d'Akouabo (*idem*, p. 96-107). Auprès des chefs baoulé, menaçants mais encore incertains sur l'opportunité de livrer le combat, Baratier œuvre en diplomate, soutenu par le seul tirailleur de son escorte et par son sang-froid, qui lui permettra aussi de courir en aide au lieutenant Haye pris au piège dans le village d'Ahouakrou, le jour de Noël 1894, lorsque, finalement, la révolte généralisée enflamma le sud-Baoulé.

La traversée du Baoulé finit lorsque la colonne pénètre dans le territoire contrôlé par les hommes de Samory, « le seul chef noir ayant fait preuve d'une réelle compréhension de la guerre » (*EA*, p. 147). Commence alors une partie d'échecs qui conduira à une retraite peu glorieuse, à l'issue de laquelle le colonel Monteil apprendra de son propre frère Charles, administrateur civil et futur savant, la dissolution de sa colonne advenue deux jours seulement après son départ de Kodiokofi, le dernier poste sûr au Baoulé, et donc avant que les premiers accrochages avec les hommes de Samory ne commencent.

Les épopées guerrières de Baratier ne laissent, bien entendu, aucune place aux brutalités et aux « atrocités » commises par ces hommes si zélés contre les populations civiles – y compris la capture et la distribution des femmes aux tirailleurs –, en Côte d'Ivoire comme ailleurs. La guerre de Baratier est une guerre de héros, de loyauté et de sacrifice, jamais de bassesses, sinon de la part des ennemis.

Au-delà des deux missions qui constituent le noyau central de chacun des deux volumes, le reste des chapitres est consacré à des épisodes isolés, disparates, décousus, décrits sans souci d'ordre chronologique, voire d'ordre tout court. À aucun moment l'intention de Baratier n'est celle d'écrire une histoire de la conquête. Ses ouvrages se veulent des documents, certes, mais plutôt littéraires, centrés sur son point de vue partiel et particulier, ses impressions, ses appréciations, ses goûts. Le récit de Baratier ne s'encombre pas toujours de dates ni d'autres repères précis, et encore moins de notes explicatives. Cela n'empêche que ces deux ouvrages soient utilisables comme sources historiques, surtout s'ils sont mis en résonance avec d'autres documents contemporains de la conquête coloniale et avec les rapports manuscrits du même Baratier, conservés dans différents fonds d'archives.

Le style de Baratier se veut direct, immédiat ; l'indicatif du présent prévaut même lorsqu'il réfère à des épisodes qu'il n'a pas vécus personnellement. Dans les autres cas, ceux où il est au centre de l'action, l'effet de réalité est assuré en plus par la rapidité des phrases, qui correspond à celle de l'action guerrière. Seule la mort de ses camarades, officiers ou tirailleurs, le fait arrêter un instant, songeur. Ce temps présent se voudrait fondé sur les « notes prises il y a dix-huit ans », comme il l'écrit lui-même, relatant sa remontée du fleuve Sénégal (*ATA*, p. 23). Pourtant, il est évident que Baratier écrit ses souvenirs en connaissant leur suite, ce qui lui permet d'ajuster sa narration aux enjeux du moment, parvenant à occulter ou transformer certaines défaites, comme celle, particulièrement cuisante, de la colonne de Kong face aux *sofas* de Samory dans *Épopées africaines*. En même temps, les envois lyriques ne manquent pas, notamment lorsque Baratier décrit certains paysages, ou bien une mission coloniale parfaitement assumée, mais surtout la fusion totale réalisée entre les tirailleurs et leurs officiers, qui constitue le véritable thème conducteur des deux ouvrages.

CROS Michèle, BONDAZ Julien et MICHAUD, Maxime (textes réunis par), 2012, *L'Animal cannibalisé. Festins d'Afrique*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 203 p.

par Manuel Bello-Marcano

Les textes rassemblés dans cet ouvrage sont issus d'un colloque international organisé en 2009 à l'université Louis-Lumière Lyon 2, et font partie du fruit d'une collaboration entre le Centre de recherches et d'études anthropologiques de Lyon 2 et le musée des Confluences.

Divisé en trois parties : « Consommer l'ordinaire », « Accommoder l'imaginaire », et « Digérer le sauvage », cet ouvrage a pour but, d'une part, d'élargir la connaissance de la place de l'animal dans les interactions sociales et, d'autre